4

RÉPONSE

AUX OBSERVATIONS

DE M. MILLIN,

Conservateur des Médailles, Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur,

SUR LA TRADUCTION D'UN OUVRAGE INTITULÉ:

Essai d'une Histoire Pragmatique de la Médecine, par K. SPRENGEL;

PAR L'AUTEUR M. GEIGER,

Médecin, et Membre de plusieurs Sociétés savantes.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BALLARD,
Rue J.-J. Rousseau, n.° 8.

1809.

MM 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 1
CM

RÉPONSE

Aux Observations de M.r Millin,

Conservateur des Médailles, Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur;

Sur un Ouvrage intitulé : *Essai d'une Histoire Pragmatique de la Médecine, par* K. Sprengel ; *traduit par* M.r Geiger, Médecin, et Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Lorsque j'ai osé entreprendre la traduction de l'ouvrage intitulé : *Essai d'une Histoire Pragmatique de la Médecine*, j'ai senti, aussi bien que M. Millin s'efforce de le démontrer, la faiblesse de mes moyens, et je n'ai pas douté que mon travail n'atteindrait pas le degré de perfection desirable, si quelques savans ne me prêtaient leur assistance, et cette assistance, j'ai cru qu'elle me serait donnée; mais au moment de livrer mon manuscrit à l'impression, M. Millin lui-même sait qu'aucune des personnes sur lesquelles je comptais n'a voulu faire le sacrifice du temps et des soins qu'exigeait cette entreprise. Cependant j'étais trop avancé pour reculer : la promesse que j'avais faite à plusieurs médecins de leur donner un ouvrage qu'ils desiraient depuis long-temps; l'assentiment de l'École de Médecine qui avait été consultée à ce sujet par le Ministre de l'Intérieur; et surtout un encouragement que j'avais reçu du Gouvernement auquel ma traduction avait été soumise; tout me faisait un devoir de continuer; et j'avoue même que la crainte de rester au-dessous de mon original n'a pu l'emporter sur le desir de faire connaître à la Nation Française une

des meilleures productions de la littérature allemande : ne pouvant voir sans une surprise extrême que cette production, qui avait déjà une douzaine d'années d'existence, fût encore inconnue en France.

Voilà les raisons qui m'ont déterminé à faire imprimer ma traduction, quoique je fusse réduit à mes seuls moyens.

Quant aux fautes qui ont été relevées par M. Millin, loin de chercher à les nier, je suis forcé de convenir qu'il en existe un assez grand nombre, j'en ai moi-même aperçu plusieurs lorsqu'il n'était plus temps de les faire disparaître; mais je ne puis m'empêcher de faire à M. Millin le reproche d'un assez grand nombre d'inexactitudes dans sa critique; il en existe même de telles que je serais presque porté à croire que ces observations ne sont pas entièrement de lui; car il se serait sans doute borné à relever ce qui était vraiment faute, et ses connaissances sont trop générales et trop profondes pour qu'il ait pu lui-même commettre les erreurs qui se rencontrent dans son écrit plus que sévère.

D'abord M. Millin me blâme d'avoir latinisé le nom *Esmun* en en faisant *Esmunus*. Je n'ai pas cru mal faire en suivant en cela l'exemple d'un savant (M. Noël) dans son Dictionnaire de la Fable où l'on trouve ce nom ainsi latinisé.

Mantis est employé comme nom par M. Sprengel, et rapporté dans le dictionnaire que je viens de citer; j'ai donc cru pouvoir aussi le conserver.

Lorsque j'ai employé l'expression *oxide de fer*, ce n'a été que pour n'être pas obligé de répéter les mots *rouille d'un vieux sabre*, qui se trouvent deux lignes après.

On voit déjà que M. Millin ne peut pas être l'auteur de ces minutieuses observations, et on en sera beaucoup plus convaincu lorsque l'on saura que le plus grand nombre des prétendues fautes qu'il relève se trouvent dans les premières feuilles de cet ouvrage, feuilles que cependant il a lues avant d'être mises sous presse.

Ailleurs M. Millin dit que j'ai rendu le mot *aborigènes* par *hommes grossiers*. Tout le monde peut voir, page 173, que je l'ai rendu par *naturels* : cette inexac-

titude n'est pas pardonnable, et je pourais dire ici, ce qui peut s'appliquer à beaucoup d'autres passages, qu'il est, à la rigueur, permis à un traducteur, surtout étranger, de commettre des fautes, mais jamais à un critique.

Lorsque j'ai employé le mot *barbare*, page 181, qui est aussi dans mon auteur, je n'ai pas cru que l'on pût supposer que j'avais voulu donner à ce mot une autre signification que celle que lui donnaient les Romains et M. Sprengel.

M. Millin dit que je ne connais pas la mythologie, et pour le prouver il cite les articles suivans : d'abord je confonds *Cybèle* avec *Rhéa*. Mais j'ai cela de commun avec le plus grand nombre des mythologistes, et surtout avec M. Noël, qui donne aussi ces deux noms à la même déesse.

Si j'ai traduit *Moïra* par *Atropos*, c'est que μοῖραι signifie *Parques*, et qu'étant obligé d'en désigner une, le sens de ma phrase m'a fait croire que ce devait être la plus redoutable des trois.

La fameuse prophétesse de Delphes était aussi, d'après M. Noël, une *Sibylle ;* je n'ai donc pas fait une faute en disant que la Pythie fut la première de toutes celles qui portèrent le nom de sibylle ; ou bien il faut aussi faire le procès au savant dont l'autorité m'a trompé.

Il est vrai que mon original, en parlant du médecin des dieux, écrit son nom *Paëon ;* mais je n'ai pu trouver ce nom ainsi orthographié dans aucun des auteurs français que j'avais sous la main : seulement je vois dans le *Lexicon græco-latinum*, Παιήων, *Deus medicinæ*, *Hymnus*, *Apollo*, etc. ; je trouve le même nom dans le dictionnaire grec-français de M. Planche ; mais il renvoie à Παιάν ; je trouve aussi *Pæan* dans M. Noël, qui renvoie à *Péan*, et nulle part je ne vois *Paëon*. Ces trois autorités ont suffi pour me déterminer.

Quant au surnom de *Magicien* que j'ai quelquefois donné à Apollon, au lieu de *Devin*, j'ai pu me tromper sur l'emploi de ces épithètes, parce que je les ai regardées comme pouvant convenir également à ce dieu.

Puisque M. Millin m'accuse de m'être quelquefois, et même trop souvent, éloigné de mon auteur, (quoi-

que cependant je l'aie suivi avec une attention scrupuleuse), il ne devrait pas me faire le reproche d'avoir traduit littéralement ces mots *vater Liber oder Bacchus*, qui se trouvent dans mon original, page 229, par *le père Liber ou Bacchus.* D'ailleurs tout le monde sait que l'on ajoutait souvent le mot *pater* au nom *Liber*, Bacchus étant considéré comme le *père* de la joie et de la liberté.

Mes connaissances en géographie sont bornées, il est vrai ; je n'ai cependant pas commis à cet égard autant d'erreurs que M. Millin le prétend ; par exemple, je n'ai pas pris le nom d'un mois pour un nom de ville, et l'auteur de la critique, qui ne peut pas être M. Millin, ne l'aurait pas avancé s'il avait mieux lu ; car, dans cette portion de phrase : *se refugièrent à Laodicée, et formèrent une école dans le temple* DU *Monat Carus, situé entre cette dernière ville et Carura......* Il me semble qu'il est impossible de faire rapporter *cette dernière ville* à *Carus* au lieu de *Laodicée*, sans prouver que l'on sait peu faire la construction d'une phrase. J'ai peut-être eu tort de substituer dans le mot *Carus* et ailleurs un C à la place du K ; mais j'y ai été porté parce que j'ai souvent remarqué que les Français mettent ordinairement un C où les Allemands mettent un K. Quant au mot *Monat*, je conviens que j'aurais dû le traduire par *mois*. C'est par inadvertance que je l'ai laissé tel qu'il était dans l'original ; mais cette méprise a été rectifiée dans les autres passages où j'ai rencontré le même mot.

Les Romains avoient aussi un temple consacré à Méphitis, dans la *vallée d'Amsanecte*, qui n'est pas aussi *prétendue* que le dit M. Millin, ou bien M. Noël a aussi commis une erreur ; car il dit bien la VALLÉE *d'Amsanecte*, et non le LAC *d'Amsanctus.*

Pourquoi n'aurais-je pas dit *l'antre* DE *Charonium*, en parlant de l'antre consacré à Charon, près de Nyse, puisque Charonium est le nom de cet antre, et que l'on dit *la rivière* DE *Seine*, *la ville* DE *Paris*, et non *la rivière Seine, etc. ?*

Pour prouver que je ne sais pas l'histoire, M. Millin dit que très-rarement j'ai su employer les expressions consacrées : cela peut être vrai ; mais ma qualité d'étran-

ger rend cette faute d'autant plus excusable que j'ai toujours employé des expressions intelligibles et à peu près équivalentes, ce dont il convient lui-même. Lorsque, par exemple, j'ai dit le *boisseau* de Cypselus, au lieu de *coffre*, qu'à la vérité je ne connaissais pas, il m'a semblé que *boisseau* désignait plutôt *la mesure de blé* sous laquelle Labda cacha Cypselus pour le soustraire à la fureur de ses assassins, que le mot *coffre*.

M. Millin, ou plutôt l'auteur de ses observations, n'est pas plus juste dans le reproche qu'il me fait d'avoir confondu *les bustes appelés* Hermès *avec les* Thermes, *qui sont des bains chauds ;* car, s'il eût ouvert le premier dictionnaire, il aurait vu que le mot *Thermes* désigne aussi *bornes*, et M. Noël, à l'article *Hermès*, s'exprime ainsi : « C'est de ces Hermès grecs qu'est venue l'origine » des Thermes..... Suivant cette origine, on devrait les » appeler *Hermès* plutôt que *Thermes ;* mais notre » langue, qui évite assez volontiers les aspirations, a » adopté le mot *Thermes*. »

Son reproche n'est pas plus fondé lorsqu'il dit que j'ai cru qu'au temps d'Alexandre, il était déjà question des *Incubes* et des *Succubes*, dont Voltaire a tant parlé ; car si j'ai conservé l'expression d'*Incubes*, c'est parce qu'elle était dans mon original ; mais j'en ai donné l'explication et dans le texte et dans la table des matières.

Une faute très-grave encore est d'avoir dit que les fêtes appelées *Lectisternes* avaient lieu dans des temples. Mais M. Millin aurait dû faire le même reproche à M. Noël ; car c'est dans les temples, suivant lui, et non dans les rues, qu'avaient lieu ces cérémonies.

J'aurais peut-être mieux fait de dire les *Commentaires de Villoison* que *le Scholiaste Villoison*. Cependant cette expression, qui n'est pas employée ici d'une manière absolue, mais seulement comme qualification, peut, ce me semble, très-bien convenir à Villoison.

Si je me suis trompé dans la traduction de certains objets appartenant à l'Histoire Naturelle, mes méprises sont beaucoup moins graves que ne le dit M. Millin, puisque j'ai eu le plus grand soin de toujours mettre à côté du mot traduit, et entre deux crochets, l'expression latine qui se trouvait dans l'original ; de

sorte que tous les savans, pour lesquels seuls cet ouvrage est fait, peuvent rectifier l'erreur sur-le-champ. D'ailleurs ce que l'on vient de dire suffit pour prouver qu'un grand nombre des assertions de M. Millin sur cette partie ne sont pas plus fondées que celles dont je viens de parler.

En voilà assez, je crois, pour prouver que les observations de M. Millin sont indignes de lui; elles le sont sous le rapport de leur inexactitude et même de leur fausseté; elles le sont encore sous celui de leur désobligeance. Je n'ai provoqué en rien les injures qu'il me prodigue à chaque ligne; j'avais au contraire droit d'attendre quelqu'indulgence de sa part, puisqu'il avait bien voulu me promettre de revoir les épreuves à mesure qu'elles seraient mises sous presse, et que même il a lu les premières. L'immensité du travail l'a effrayé; mais ce n'était pas une raison pour me traiter comme il l'a fait.

Au surplus, tous les journaux qui ont parlé de mon travail m'ont rendu plus de justice que M. Millin; personne ne croira que les Rédacteurs du Moniteur, de la Gazette de France, du Journal de Médecine, etc., aient été assez faibles et même assez coupables pour parler contre leur conscience, ou pour céder aux prétendues *importunités* d'un auteur qu'aucune raison étrangère à la vérité ne pouvait les porter à ménager; d'ailleurs toute démarche qui ne s'accorde point avec l'honneur est indigne de moi et de mon travail.
